

1

Brooklyn, arrondissement de New York. La lieutenant Célia Shelling se trouve désormais à quatre jours d'une confrontation officielle qui risque de marquer la fin de sa carrière. Tout cela lui donne la nausée. Faites ce que l'on vous demande et si par malheur vous tombez, personne ne vous relèvera. Surtout si vous êtes la seule femme du service ! La misogynie est parvenue à un point inimaginable.

Chaque jour, la presse se gargarise d'articles concernant les bavures policières. Une opération rondement menée, mais les hommes qu'elle a dirigés pour la mission n'ont pas accepté son autorité. Ce véritable fiasco entache maintenant la prodigieuse réputation du FBI et fait la une des journaux. Dans l'appartement immaculé et trop bien rangé de sa meilleure amie, Célia essaie de se remémorer chaque détail lorsqu'un bruit vient troubler sa concentration. On sonne à la porte ; un journaliste probablement. Elle n'a pas envie d'ouvrir. Néanmoins, elle attend aussi une convocation administrative qu'elle ne peut se permettre d'ignorer. Le son revient à la charge, plus insistant encore, et l'extirpe de ses pensées. Elle se lève du canapé, agacée. Écartant à peine les ri-

deaux, elle aperçoit le facteur qui regagne son véhicule. Elle se précipite jusqu'à l'entrée et l'interpelle pour le faire revenir. Ce n'est rien de ce qu'elle a imaginé, mais une enveloppe au beau papier de lin qu'elle caresse pour en sentir la texture qui lui est familière. Elle referme la porte, s'appuie contre elle et examine l'écriture à la ronde impeccable. Son cerveau malmené ces derniers jours n'est pas aussi performant qu'autrefois, mais après quelques secondes interminables, un signal d'alarme retentit en elle, tétanisant son corps tout entier. Son cœur s'accélère et s'emballe. Célia ne prend pas le temps d'ouvrir soigneusement l'enveloppe à l'aide du coupe-papier. Sa main tremblante déchire le rabat de la lettre et retire l'unique feuillet. Sans même regarder la signature, elle sait immédiatement qui est l'expéditeur.

« Chère Célia,

Un vieux proverbe latin, tiré d'*Élégies*, de Propertius, disait : "Loin des yeux, loin du cœur". Ce proverbe est bien menteur, car malgré la distance, c'est à vous que je pense. Mais vous, Célia, avez-vous eu à mon égard ne serait-ce que trente secondes de rêvasserie quotidienne ? Je n'en doute guère. Nous étions faits pour nous rencontrer et nous sommes faits pour nous retrouver. Votre disgrâce devrait vous rendre la vue Célia. Vous comprendrez ainsi que personne dans ce bas monde ne croit plus en vous. Je ne vous ai jamais laissée tomber et je ne vais certainement pas commencer maintenant. Le monde sans vous serait bien triste. Je vais vous aider. Vous êtes déshonorée et abandonnée. Le carcan d'idéaux que vous portiez en ce qui concerne votre carrière et de vos supérieurs s'est brisé. Vous voilà à vif Célia. Et il n'est rien de pire qu'un animal blessé. Vont-ils vous abattre ? Ils n'hésiteront pas. Mais pas tout de suite. Vous devenez le meilleur appât pour tenter de m'attirer. Vous êtes l'arme pour me capturer puisqu'ils savent pertinemment que je veille sur vous. Allons-nous encore jouer au chat et à la souris ? Mais cette fois main dans la main ? Cela pourrait être amusant. Je voudrais vous téléphoner, Célia. Je

ne trouve rien de mieux que d'entendre la voix d'un être cher pour connaître son état. Courez-vous toujours ? Attendez mon appel, demain dans la cabine au départ du bois, à huit heures précises.

Votre cher ami Handrew, comte de Lokis »

Pour le protéger et assurer sa sécurité, Célia n'a qu'une solution, détruire cette lettre au plus vite et la brûler.

Célia gare sa Ford lentement sous l'érable rouge, en bordure du Forest Park, comme à son habitude. Mais cette fois, l'émotion s'y ajoute. Elle regarde autour d'elle. Il est tôt. Personne. C'est l'heure. Elle avance vers la cabine, le sol craque sous ses pas. Elle n'attend pas longtemps avant que la sonnerie retentisse.

— Bonjour, Célia.

Son angoisse d'entendre à nouveau cette voix laisse la place à un soulagement étrange. Elle a besoin d'un ami. Et voilà qu'il est le seul. Elle croyait le connaître, mais quelque chose a changé. Ou bien ne voit-elle plus les choses de la même façon ?

— Votre carapace de guerrière est bien trop lourde. Vous avez besoin de souffler. Je vous propose de vous évader, ce soir, avec moi. Vous me faites confiance ?

Célia se rend au complexe commercial et se gare dans le parking souterrain. Son sac de sport à bout de bras, elle emprunte les escaliers mécaniques pour accéder à la salle de fitness située au dernier étage. Elle y présente sa carte d'abonnement, échange quelques mots avec la gérante et passe le portique d'entrée avant de s'éclipser aux vestiaires. Elle s'enferme dans une cabine non pas pour revêtir sa tenue de sport, mais pour enfiler sa robe. Puis elle appelle un taxi. Elle ne veut prendre aucun risque et s'assure de ne pas être suivie. Elle les connaît trop bien. Elle emprunte les escaliers de service, ouvre la porte métallique. Le chauffeur est bien là et l'attend devant l'issue de secours.

Son cœur bat la chamade. Les retrouvailles sont diaboliquement excitantes ! Elle pousse le tourniquet vitré. Plus possible de faire marche arrière. Elle entre dans le restaurant qui correspond à la perfection aux critères raffinés de son hôte. Un serveur l'accueille et la guide jusqu'à leur table. Elle lève les yeux. Il est là, plus séduisant que jamais.

Ce regard qu'elle fuyait autrefois la trouble. Il le ressent. Il pose sa main doucement sur la sienne, lui sourit et dit :

— Détendez-vous Célia, je ne vais pas vous manger !

Tout au long du repas, il lui porte toute l'attention et la compréhension nécessaires afin qu'elle se relâche.

— Parlez-moi de ceux qui vous ont offensée, Célia.

Ce regard qui lui faisait froid dans le dos autrefois, elle ne peut plus s'en détacher. Elle lui raconte l'entrevue dramatique avec ses supérieurs.

— Ils ont cherché à me faire porter le chapeau. Ils étaient tous autour de moi comme des chacals et puis ça s'est arrêté d'un coup et ils se sont défilés. Quelque chose les a obligés à me lâcher.

Elle plonge dans son regard azur et y découvre la profondeur de ses sentiments. Handrew lui ressert du vin et lui répond en souriant :

— C'est peut-être que vous avez un ange gardien Célia.

Sa combativité résiste avec rage à cet acharnement, mais à bout de forces et abandonnée de toute part, il comprend qu'elle est prête à succomber.

— Si la mission a échoué, ce n'est pas votre faute, mais celle de votre équipe. Vous n'aviez pas le choix. Vous avez fait comme on vous l'a enseigné.

La situation instable la rend fragile et vulnérable et c'est tout ce que ses ennemis attendent pour lui asséner le coup de grâce. Ce moment d'échange est de toute évidence trop court pour surmonter son traumatisme. Un simple dîner ne suffit pas. Handrew interpelle le serveur et lui demande la note. Célia se sent désempa-

rée. Elle n'a pas envie de le quitter, pas maintenant, mais après tout, il a certainement autre chose à faire.

— J'aimerais poursuivre notre conversation ailleurs, Célia, mais si vous êtes fatiguée, je vous trouve un taxi et nous verrons cela une autre fois.

L'ombre d'un sourire se dessine sur les lèvres de Célia.

— Emmenez-moi.

Jouer au chat et à la souris avec la police est un jeu d'enfant pour Handrew, mais voilà que dans cette évasion, sa meilleure ennemie est prête à le suivre.

L'endroit où il décide d'aller se trouve à quelques centaines de mètres du restaurant. Rester trop longtemps statique en un point n'est jamais bon. Handrew n'a pas choisi ce quartier par hasard. La nuit, les rues de Manhattan fourmillent de monde ; le camouflage parfait pour passer inaperçu. Bras dessus, bras dessous, c'est ainsi qu'ils se mêlent aux touristes surexcités, aux New-yorkais pressés, et disparaissent, noyés dans la foule.

Dans un coin tranquille du piano-bar, à l'abri des regards, Célia, sous le charme de ce lieu, est heureuse d'être là avec lui. L'ambiance feutrée, la musique jazz en fond sonore, tout est propice à la détente. Handrew lui laisse le temps nécessaire pour relâcher la tension. Louis Armstrong chante « What a Wonderful World ». Ce titre marquera l'instant à jamais gravé dans leur mémoire. Sans pouvoir se détacher de son regard réconfortant, elle se sent pour la première fois apaisée et protégée. Une sensation jamais éprouvée avec un homme. La différence d'âge qui les sépare ne lui semble plus un problème, mais une chance. Il a cet aspect paternel rassurant dont elle manque atrocement depuis ses neuf ans. Un sourire illumine enfin son visage.

— Voilà qui est bien, Célia.

Le serveur les interrompt. Handrew lui commande deux cocktails maison.

— Que de chemin parcouru depuis notre dernière rencontre ! ironise-t-elle.

— Croyez-vous au destin, Célia ?

— J’ai un esprit cartésien. Je ne considère pas le hasard comme une force imaginaire, je préfère les rendez-vous. Celui-là en est la plus belle démonstration. Ce qui revient à dire que oui, nous étions faits pour nous retrouver.

Handrew reçoit la preuve que les sentiments peuvent se manifester par de petits signes.

— On reconnaît le bonheur quand il n’est plus là.

— Voulez-vous me raconter où vous vous cachiez depuis votre évasion ?

Le serveur leur apporte les boissons et ce n’est qu’après avoir trinqué qu’il décide de lui livrer ses secrets. Il lui parle de son refuge à Florence en Toscane, capitale incontestée de la renaissance italienne, une ville ô combien enrichissante ! Handrew est un homme cultivé, un narrateur féru d’arts et de lettres. Sa voix est à la fois virile et douce. Célia l’écoute, comme bercée. Après des années passées à nier cette attirance, les tabous tombent. Elle a envie de vivre son amour pleinement. Plus rien ne peut troubler son existence depuis sa descente aux enfers.

— Vous avez quitté Florence spécialement pour moi ?

Il s’attarde sur son regard, ose une caresse sur sa joue.

— Je me soucie de vous, Célia. Je veux vous préserver, le monde serait bien triste sans vous.

Il contemple son visage, est insupporté par les bleus dissimulés sous un maquillage discret. Il est heureux de pouvoir l’approcher, la toucher. Célia se délecte du contact de sa main douce et chaude sur sa joue meurtrie, endolorie par la violence de son interpellation mouvementée. Elle a besoin de tendresse, de lui en vérité. Handrew le devine, succombe, mais dans un cruel effort, il résiste, pour elle, pour eux, pour deux.

— Il est tard. Je vais vous ramener, Célia. Vous êtes épuisée. Vous êtes en manque de sommeil.

— Non, supplie-t-elle, je suis bien avec vous.

— Ma présence ne fait qu'aggraver votre situation qui est bien assez compliquée.

— Au point où j'en suis !

— Ne vous en faites pas, lui confie-t-il d'une voix rassurante, tout va s'arranger.

Il extirpe une carte de sa veste et la glisse lentement jusqu'à elle. Leurs doigts se frôlent.

— Si vous avez besoin de moi, en cas d'extrême urgence, vous me trouverez là. Demandez monsieur Williams.

Célia examine de plus près le bristol luxueux de l'hôtel Hampton qui lui sert de repaire secret, à deux pas de chez elle.

Une fois dehors, Handrew lève la main pour héler un taxi à la carrosserie jaune distinctive.

— J'aurais aimé vous raccompagner jusqu'à votre porte, lui dit-il, mais je crains que nous soyons sous surveillance.

Dans un élan désespéré, Célia l'enlace dans une étreinte bouleversante. Troublé, Handrew la serre contre son cœur. Elle se sent bien dans ses bras, oublie tout. Son parfum la rassure. Le taxi s'arrête le long du trottoir, devant eux, et les contraint à se séparer.

— Je reprendrai contact avec vous dans quelques jours. D'ici là, reposez-vous, reprenez confiance en vous. Vous avez bien fait de tirer. C'était vous ou lui et au moins, il ne recommencera plus.

Dans le taxi qui la ramène, Célia pense à la façon de récupérer sa voiture le lendemain au centre commercial. Son regard se perd dans le flot ininterrompu de la circulation urbaine. Elle ne sait plus où elle en est. Son air absent se reflète dans la vitre. Le chauffeur l'observe dans le rétroviseur, croit la reconnaître. Près de lui, le quotidien new-yorkais plié grossièrement lui donne raison.

Handrew regagne sa chambre au trente-cinquième étage. Il ne pense qu'à elle, mais se dit que l'attrance qu'elle ressent à son égard n'est que le fruit d'une extrême fatigue. Psychologue de métier, il comprend qu'elle est en quête de stabilité, de sécurité et de reconnaissance. Il est là pour combler un manque affectif. Il s'approche de la baie vitrée, admire le magnifique panorama sur la ville et l'Hudson River. Depuis son évasion, il éprouve un besoin considérable d'espace et cet endroit est parfait.

Le téléphone retentit sur la table de chevet.

— Monsieur Williams, une dame demande à vous voir.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Handrew sait, mais il veut entendre son prénom.

— Dites-lui que je l'attends.

Quand il est avec elle, lorsqu'elle le voit, elle ne doute plus. C'est comme s'il l'enveloppait de ses bonnes ondes. Il est vraiment là pour elle et Célia se sent protégée. Aucune comparaison avec son ex qui était plus jeune, mais aussi plus égoïste et immature. S'aimer est déstabilisant, autant pour elle que pour Handrew, mais les sentiments prennent vite le dessus. Célia le préfère mille fois à tous les beaux gosses des magazines sur lesquels fantasment ses copines, en oubliant que la beauté lisse ne suffit pas à combler une femme et serait même vite synonyme de lassitude. Alors, oui, il ne lui fait pas l'amour durant des heures et plusieurs fois, mais il s'occupe d'elle à la perfection. Les préliminaires, ça le connaît. Il est tendre, attentif et les désirs de Célia passent bien avant les siens. Il a des rides et les tempes grisonnantes ; il est loin du jeune étalon narcissique et c'est tant mieux ! Avec lui, c'est tout le contraire. Il lui fait l'amour dans le sens premier du terme et elle en redemande. Handrew, lui, en savoure chaque seconde, sachant que cet instant magique ne se reproduira probablement plus.

Tout le restant de la nuit, Handrew veille sur elle. Il passe son temps à la regarder dormir, arrangeant une mèche de cheveux, le sourire aux lèvres. Elle est belle, trop pour y croire. Elle est là, dans son lit, nue, apaisée.

Un bruit strident retentit à son oreille et devient plus clair, plus intense à chaque fois qu'il recommence. Célia sort de son sommeil et comprend que c'est son portable. Elle regarde la chambre, attrape son téléphone et lit « Jenny ». Ayant à peine décroché, elle reçoit une avalanche de reproches et d'inquiétude. Célia, surprise de ne pas voir Handrew, s'enroule dans le drap lorsqu'il entre avec le plateau du petit-déjeuner. Elle aime sa démarche assurée, sa classe. Elle écoute Jenny lui déverser sa rancœur d'une oreille distraite. Handrew lui verse une tasse de thé. Elle hume le parfum subtil de la bergamote. Entendant son amie hurler, il la regarde et sourit. Il essuie délicatement une petite goutte sur ses lèvres humides et chaudes, ne résistant pas à la tentation de l'embrasser. Célia en lâche presque le téléphone, savourant cet instant. Il la laisse parler avec Jenny, se délectant des courbes harmonieuses à peine dissimulées sous ce drap de satin blanc.

— J'arrive, Jenny. Je viens tout de suite.

Elle s'habille en vitesse et dit à Handrew, désolée :

— J'aurais adoré prendre le petit-déjeuner avec toi, mais je dois partir. Si je parviens à trouver immédiatement un taxi, j'ai encore une chance d'être à l'heure !

Elle l'embrasse une dernière fois avec une tendresse troublante qui suffit à tout discours et s'enfuit. Il doit la laisser aller. La porte claque. Il se retrouve seul.